

Jean-Marie  
Le Clézio sur  
la rivière Han,  
le 12 mars.



Il y a forcément un moment où l'on prend du recul. Où l'on se dit : « *Je suis au bout du monde et je viens de demander à un prix Nobel s'il a bien dormi.* » C'est pourtant vrai. Aborder Séoul avec Jean-Marie Le Clézio comme guide relève quand même du miracle. Les écrivains ont toujours un rapport un peu particulier à la géographie. Ils parviennent à lire des lieux, à les écrire. Le Clézio a cette ville dans la plume comme d'autres ont une fille dans le sang. Il en connaît les recoins, les ruelles et les façades. Il adore son versant traditionnel comme son développement spectaculaire – avant les jeux Olympiques de Séoul, en 1988, les Coréens n'avaient pas le droit de sortir de leur pays. Le dernier livre de Le Clézio, *Bitna, sous le ciel de Séoul*, est une grande déclaration d'amour à cette belle insomniaque, où l'on peut acheter, à minuit, des chaussures de marque Shouz4u, des poulpes vivants ou des masques en cas de guerre nucléaire. Journal de bord de trois jours hors du temps, très fortement dosés en poésie.

## Jour 1

Voici donc Jean-Marie Le Clézio. L'homme est calme et très grand. Mâchoire carrée, yeux clairs. Il parle posément, d'une voix grave et basse. Il marche lentement dans Séoul, les mains enfoncées dans sa doudoune, un bonnet sur la tête. Le Clézio est un mélange de colosse viking et de sage asiatique. Il ressemble à Séoul : c'est une ville gigantesque et bizarrement paisible. Elle est jalonnée de buildings, mais les trottoirs ne sont pas chargés de passants. Sur les larges avenues, aucun bruit de Klaxon ne résonne. Les petits marchés des ruelles se déroulent sans cri ni cohue. Séoul ressemble à Tokyo avec l'ambiance d'Auxerre. Elle est à la fois capitale et provinciale. Nous marchons dans Insa-dong, le vieux quartier de la calligraphie et des papeteries. Le Clézio : « *L'imprimerie a été*

*inventée en Corée. On croit toujours qu'elle vient de Chine. Mais non, c'est ici qu'on a imprimé les premiers textes. De là vient sans doute l'estime des Coréens pour les livres. Face à eux, Séoul est beaucoup moins snob que Londres ou Paris. Plus humble, ouverte. Un proverbe séoulien dit : "Un livre, c'est un chemin." Et je crois que c'est vrai.* »

Dans les vitrines, sont suspendus des pinces énormes et minuscules. Les étals offrent des marque-pages en métal ouvragé, des flacons d'encre, des éventails peints comme des tableaux. Au loin, la montagne, et devant nous... une grue, qui construit une tour. On dit que l'expression « *pali pali* »

## “Le vrai sujet, c'est Séoul. C'est elle que je voulais écrire. J'ai d'abord pensé au point de vue d'un oiseau. Il aurait vu la ville d'en haut...”

résume le pays. Cela veut dire « vite, vite »... « *J'aime Séoul parce que tout change. Quand j'y reviens, il y a toujours un quartier qui a été démolé pour qu'un autre apparaisse. Je n'en éprouve aucune nostalgie. Au contraire, je trouve ça très bien. Ce qui m'angoisse, ce sont les choses qui ne bougent pas. La sagesse des vieux assis sur un banc, ce n'est pas pour moi. Regardez le pays niçois, ma région natale : les vieux sont assis sur un banc et ils votent FN. Alors la sagesse, je n'y crois pas.* »

Un silence.

« *Sauf en Bretagne et dans les Cévennes.*

– *Pourquoi ?*

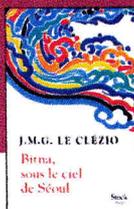
– *A cause du vent.* »

Jean-Marie Le Clézio est venu pour la première fois à Séoul en 2001. Il a donné des cours pendant six mois à l'université d'Ewha. « *J'ai écrit Tempête dans ma chambre de l'université, qui donnait sur un mur. C'est parfait pour écrire la mer.* » Depuis, cette ville ne lui a plus lâché le cœur. Souvent les villes sont les héroïnes préférées des écrivains. Istanbul a Orhan

Pamuk, Los Angeles à James Ellroy, Paris à Modiano... Et Séoul à Jean-Marie Le Clézio, car ce sont parfois les étrangers qui parlent le mieux d'un endroit.

Son dernier livre, *Bitna, sous le ciel de Séoul*, ne dissocie pas l'intrigue des lieux dans lesquels elle se déroule. Il raconte l'histoire de Bitna, une fille de la campagne qui s'installe dans la capitale pour y étudier. Elle crève de faim. Pour gagner de l'argent, elle se rend chez une ancienne danseuse atteinte d'une maladie paralysante, qui paye Bitna pour qu'elle lui raconte des histoires, sa seule fenêtre sur la vie. Le Clézio a repris la mécanique des *Mille et Une Nuits*, le

récit qui repousse la mort. « *Je sais bien qu'on ne freine pas le réel avec des mots. Mais je voulais utiliser les histoires coréennes que j'ai entendues. Par exemple, ce fait divers : un vieil homme, qui avait dû fuir au moment de la guerre de Corée, avait précieusement gardé des pigeons voyageurs pour pouvoir communiquer avec sa famille restée dans le Nord.* » Il se ressert de la salade d'algues. La Corée, comme toute l'Asie, a la passion des petits salons, contrairement à la salle collective que préfère l'Europe. Nos chaussures sont restées devant la porte coulissante. Sur la table se trouvent des dizaines de petits bols : nouilles froides, fleur de lotus, crabe cru, jus de cannelle, et le fameux kimchi (du chou fermenté), que Bitna mange matin, midi et soir. D'ailleurs, pourquoi avoir choisi comme héroïne une fille de la campagne devenue étudiante ? « *Parce que je connais les étudiants.* » Un silence. « *Mais le vrai sujet, c'est Séoul. C'est elle que je voulais écrire. J'ai d'abord pensé au point de vue d'un oiseau. Il >*



*Bitna, sous le ciel de Séoul*, de Jean-Marie Le Clézio, Stock, 217 p., 18,50 €.